

M. Amand

## LE MONDE PRÉ-GERMANIQUE: UNE SOCIÉTÉ EN GESTATION

*« Les Germains sont un peuple de l'Europe, indo-européanisé ou ayant adopté une langue indo-européenne ».*

H. HUBERT

Dans le contexte de ces mélanges offerts à l'une des personnalités marquantes de notre archéologie nationale, ma contribution risque de paraître peu orthodoxe et ambitieuse. J'espère néanmoins que le jubilaire, historien de formation, appréciera cet essai destiné à éclairer quelques textes d'auteurs anciens des lumières apportées par l'archéologie. Les documents cités sont loin d'être inédits mais ils sont peu connus dans les pays de langue française. J'ai donc essayé d'en faire une synthèse, sans doute maladroite et critiquable, dans l'espoir qu'elle puisse servir à mieux comprendre la mentalité d'un des antagonistes de cette guerre longue de 500 ans qui fit s'opposer deux mondes, le romain et le germanique, se termina en 486 près de Soissons après la victoire de Clovis sur Syagrius et quelque dix ans plus tard par la conversion au catholicisme du roi franc et d'une grande partie de ses guerriers.

Les premiers contacts à avoir laissé un souvenir dans l'Histoire entre le monde méditerranéen et le monde germanique en formation remontent au dernier quart du IV<sup>e</sup> s. avant J.-C. Ces relations pacifiques et éphémères enrichirent la science des géographes anciens sur une partie de l'univers — les régions hyperboréennes — de détails inimaginables pour l'époque, au point que des historiens et des géographes tentèrent de les mettre en doute pour les réfuter.

Vers l'an 323 avant J.-C., qui fut l'année où Alexandre le Grand rendit le dernier soupir à Babylone, les timouques de Marseille avaient chargé un de leurs concitoyens, astronome et mathématicien — il avait notamment montré que l'étoile polaire n'indique pas le pôle magnétique et calculé la latitude de Marseille — d'explorer la bordure océanique de l'Europe, autrement dit les mers extérieures, et, selon la thèse de F. Lallemand, de trouver une nouvelle voie maritime vers la Méditerranée, à l'abri des flottes carthagoises.

Pythéas de Marseille leva donc l'ancre du port du Lacydon et les deux vaisseaux sous son commandement réussirent à forcer le blocus punique. Une fois franchies les colonnes d'Hercule, ils cinglèrent vers les brumes du Nord après avoir fait escale au cap Ortegale et à l'île d'Ouessant pour localiser les fabuleuses et mystérieuses îles Cassitérides, productrices d'étain, et Electrides, productrices d'ambre. Au cours de cette expédition qui allait leur faire découvrir qu'Albion

n'était pas un continent mais une île triangulaire, les marins massaliotes furent les seconds Méditerranéens, juste après Néarque, dans l'Océan Indien, à contempler des baleines et à observer, dans l'Atlantique, le phénomène des marées que Pythéas attribua aux mouvements de la lune.

Nul découvreur, même pas Christophe Colomb aux Temps Modernes, n'a été autant discuté que le fut Pythéas dans l'Antiquité. Et pourtant ses contemporains lui rendirent hommage dans une épitaphe dont la copie nous est livrée par les compilateurs de l'Anthologie Palatine (VIII, 690) : « Malgré la mort, ta renommée qui est mondiale reste impérissable. Tes études et ton intelligence ont amplifié les dons reçus à ta naissance : ils sont éternels. C'est la raison, ô Pythéas, pour laquelle toi aussi tu as abordé aux îles des Bienheureux ».

De son périple Pythéas a publié un « Journal de bord » dont le texte connu du monde savant avant la fin du IV<sup>e</sup> siècle ne nous est parvenu que par bribes et morceaux à travers les œuvres de son contemporain Timée de Syracuse. Polybe mort en 125 avant J.-C. et Strabon mort à l'âge de plus de quatre-vingts ans en 25 après J.-C. n'y font référence que pour le dénigrer : l'historien le traite d'effronté menteur, le géographe le tient pour un charlatan de profession. Qui croira, renchérit Polybe, qu'un simple particulier de fortune notoirement médiocre ait pu trouver le moyen de parcourir des distances aussi énormes ? Dans une étude bien charpentée, R. Dion a mis au jour les raisons de ce dénigrement systématique de la part de deux écrivains grecs à la solde de Rome : c'est le chauvinisme, la patriotisme et l'impérialisme romain qui suscitèrent un tel discrédit tout autant que, de la part de Polybe, des ressentiments personnels. Un an après la destruction de Carthage, en 146 avant J.-C., Polybe avait été chargé par Scipion l'Emilien de reconnaître les itinéraires et les points d'appui restés secrets utilisés par les Carthaginois dans leur commerce maritime avec les pays du Nord, producteurs d'étain. La flotte que le jeune général avait confiée à Polybe réussit à explorer la rive atlantique de l'Afrique mais elle n'arriva pas à localiser les mines d'étain de Bretagne. Une même entreprise d'espionnage économique, faut-il le dire, menée avec succès par un « simple particulier » massaliote deux siècles auparavant tournait en échec pour un chargé de mission du peuple romain, conseiller du tout puissant Scipion l'Emilien, malgré ses efforts et ses peines (POLYBE, III, 59-7). Chez Strabon qui tient la géographie pour une science au service des opérations et des besoins des chefs d'Etat (STRABON, I, 1-18 et I, 1-23), donc au service des desseins politiques d'Auguste, c'est l'amour-propre national qui ne l'autorisait pas à accorder foi aux découvertes de Pythéas. Les terres que ce dernier disait avoir visitées et qui échappaient à l'Empire de Rome ne pouvaient avoir existé ou du moins elles étaient vides d'habitants. Or d'après Strabon (II, 5-42) ce qui est inhabité n'existe pas. C'était pour lui notamment le cas de l'*ultima Thule*, la plus septentrionale des terres habitées d'après Pythéas.

D'autres géographes anciens furent loin de partager l'opinion de Strabon sur Pythéas. La plume la plus autorisée, celle d'Eratosthène au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

écrit, d'après la relation de Pythéas, que la Bretagne est une grande île. César (B.G., V, 12-14) et son contemporain Diodore de Sicile (V, 21-22) en sont eux aussi persuadés. En 83 enfin, le périple autour des îles Britanniques entrepris par Agricola réduit à rien les dénigrement de Polybe et de Strabon. Même l'existence de la lointaine Thule est acceptée par le géographe Pomponius Mela (III, 6) après avoir été signalée par Virgile vers l'an 37 avant J.-C. (Géorg., I, 30) et, au début de la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle, par le savant Pline l'Ancien (H.N., IV, 104).

A présent l'érudition moderne a réhabilité la mémoire de Pythéas (G. BROCHE, R. DION, E. JANSSENS entre autres).

Aussi lorsque le navigateur fait état de ses pérégrinations le long des rivages de la Mer du Nord et de la Baltique ainsi que des populations qu'il y a rencontrées, nous ne pouvons que porter à son crédit les trop rares observations de son « Journal de bord », précieuses épaves recueillies par les auteurs anciens. Le périple de Pythéas permit de découvrir les embouchures des grands fleuves prenant leur source en Europe centrale, la Wésér, l'Elbe, l'Oder et la Vistule, des terres et des peuples jusqu'alors ignorés, le Sud de la Scandinavie considérée comme une île et les côtes du Jutland. Qu'il ait abordé à l'île d'Abalus ou Abalo (Héligoland, Bornholm ?) ne souffre plus aujourd'hui d'être mis en doute. Le célèbre passage de Pline l'Ancien sur l'utilisation locale et le commerce de l'ambre n'a d'autres sources que les observations de Pythéas (H.N., 37, 35) : «... *insulam Abalum illo per ver fluctibus advehi et esse concreti maris purgamentum, incolas pro ligno ad ignem uti proximis Teutonibus vendere* ».

A vrai dire, des peuples riverains de la Baltique Pythéas n'avait aperçu que les ombres. Dans le même passage, Pline l'Ancien nous a transmis le nom d'une tribu au territoire s'étendant sur 6.000 stades (1206 km) (« *Gutonibus Germaniae genti accoli aestuarium Oceani ... spatio sex millium stadiorum* »). Ces Gutones ou Guiones ont suscité pas mal d'études linguistiques et philologiques (Müllenhoff pour qui Gutones égale Teutones, Detlefsen et Riese pour qui Guiones égale (In)guiones). Dans un autre passage (H.N., IV-99) où il énumère les cinq groupes ethnogoniques des tribus germaniques, Pline l'Ancien cite à nouveau les Gutones qu'avec les Burgondes, les Varins et les Charnes, il range dans le groupe des Vandales (« *Germanorum genera quinque : Vandali quorum pars Burgo(n)diones, Varinnae, Charini, Gutones ; alterum genus Ingyaiones...* »). Nous ignorons si les distinctions entre les populations germaniques rapportées par Tacite (Germ., 2 : « *Manno tres filios assignant, e quorum nominibus proximi Oceano Ingaevones, medii Herminiones, cetero Istvaeones vocentur* ») et Pline l'Ancien existaient déjà l'époque de Pythéas, c'est-à-dire un siècle avant l'attaque déclenchée par le monde germanique sur le monde celtique et trois siècles avant les expéditions de Drusus et de Tibère en Germanie.

Quoi qu'il en soit, les deux vaisseaux massaliotes ont longé sur 1206 km un rivage occupé par les « Germains » et y ont fait escale. Leurs équipages ont pris contact avec les ancêtres des Cimbres, des Teutons, des Chauques et des Gots qui

allaient bientôt bouleverser les mondes celtique et puis romain.

De siècle en siècle, les ombres entrevues par Pythéas sur les rivages du Nord ont pris forme humaine, leurs différents groupes ont été identifiés, leurs mœurs et leurs croyances décrites à la suite des observations de J. César, de C. Tacite et de Pline l'Ancien, entre autres. Aujourd'hui la linguistique et l'archéologie ont apporté — et apportent encore — à la connaissance du monde germanique de précieuses données concernant la toponymie, l'anthroponymie, l'occupation du sol, l'habillement, l'armement, les rites funéraires, indispensables compléments aux récits des auteurs antiques.

A l'époque de Pythéas, les Gutones résidaient encore dans leur patrie d'origine, l'île de Gotland et (ou) plus vraisemblablement l'Östergötland et le Västergötland. Ce n'est que bien plus tard, au début de l'ère chrétienne d'après les recherches récentes, qu'ils chassèrent les Ulmériens de l'embouchure de la Vistule pour s'y établir et qu'ils soumirent les Vandales. Un auteur latin, Ostrogot d'origine, résuma vers 550 la grande histoire en 12 livres des Gots, écrite par Cassiodore à la demande de Théodoric, aujourd'hui hélas perdue. Dans son ouvrage « *De origine actibusque Getarum* », Jordanès fait mention de la migration des Gots hors de la Scandinavie et de leur séjour en Allemagne du Nord (JORDANES, IV, 25: « *Ex hac igitur Scandza insula, quasi officina gentium aut certe velut vagina nationum, cum rege suo nomine Berig Gotni quondam memorantur egressi ... Unde mox promoventes ad sedes Ulmeugorum qui tunc Oceani ripas insidebant, castra metati sunt eosque commisso proelio propriis sedibus pepulerunt eorumque vicinos Vandalos jam tunc subjugantes suis aplicavere victoriis ...* »). Plus loin, Jordanès rapporte que l'attaque des territoires à l'embouchure de la Vistule a été entreprise par trois vaisseaux (« *Meminisse me debes in initio de Scandzae insulae gremio Gothos dixisse egressos cum Berich rege suo, tribus tantum navibus vectos ad ripam Oceani citerioris...* ») dont l'un fut retardé et débarqua ses occupants dans les îles face à l'embouchure du fleuve, qui s'appelèrent dorénavant les îles des Gépides. Sans doute faut-il voir dans cette expédition un raid de « commandos » chargés de s'assurer des points d'appui sur les rives de la Vistule (*castra metati sunt*) destinés à accueillir le gros des troupes qui mirent les Ulmériens et les Vandales en déroute.

Jordanès ne nous dévoile qu'à demi mots la cause de cette migration (« *Scandza... quasi officina gentium aut certe vagina nationum* ») l'explosion de la natalité dans une région où dès le quatrième millénaire avant J.-C. des croyances se devinent et se dessinent pour se généraliser au cours des Ages du bronze et du fer et constituer un des traits dominants de la mentalité germanique.

Venus du Sud, les premiers agriculteurs font leur apparition en Allemagne du Nord et en Scandinavie vers 4000 avant J.-C. se mêlant et assimilant peu à peu les cultures des chasseurs du mésolithique dont la dernière fut celle d'Ertebölle de 5200 à 4200. La nourriture plus abondante, constituée de céréales et de la viande d'animaux domestiqués remplace progressivement les produits aléatoires de la

chasse et de la cueillette. Plus de 90 % des ossements d'animaux recueillis dans les fosses à déchets de cuisine du Schlesvig-Holstein proviennent d'animaux domestiques.

Cette adaptation de la société à une vocation agricole de plus en plus poussée modifie aussi la mentalité religieuse. Le paysan se fait une idée différente des forces régissant la nature de celle du chasseur. C'est ainsi qu'afin de conserver le contact avec les forces mystérieuses dispensant la fertilité aux moissons et la fécondité aux animaux domestiques les agriculteurs abandonnaient en offrande aux esprits de la nature, sur les rives des lacs, des marécages et des tourbières, de la vaisselle en terre cuite avec de la nourriture et de la boisson, des colliers en ambre, comme le dépôt de Laesten-Jutland (Musée national de Copenhague) dont le poids

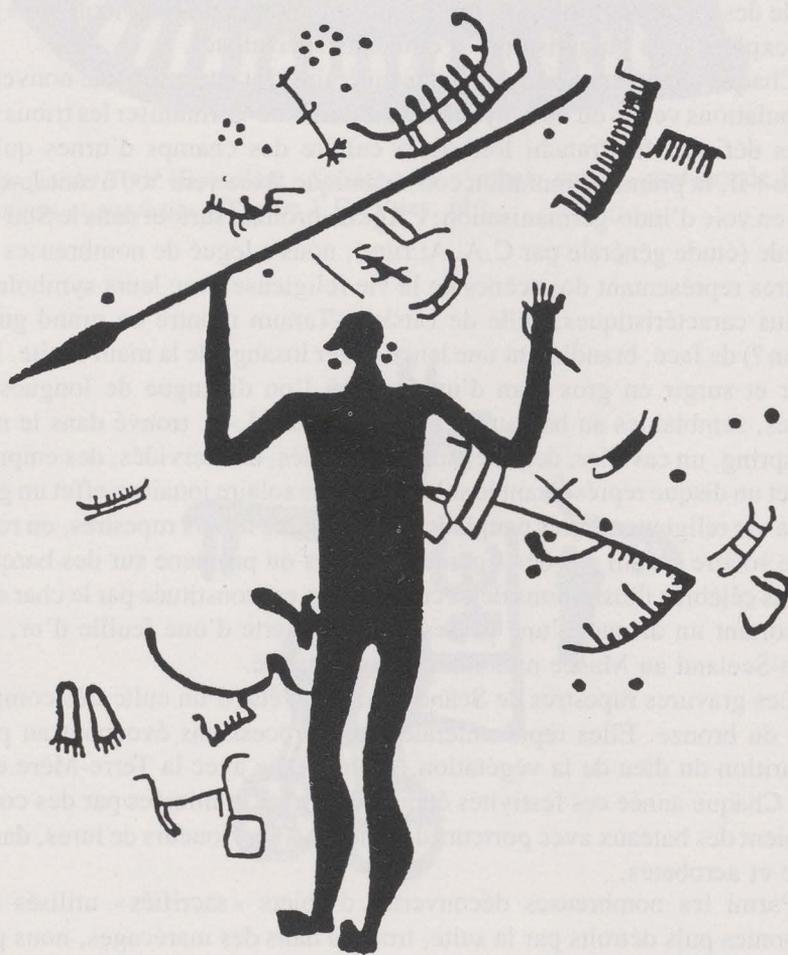


Fig. 1 Gravures rupestres de Litsleby (Tanum, Suède) (D'après J. De Vries, *Altgerm. Religionsgesch.*).

dépasse plus de 8 kg, de longues haches en silex poli comme celles du dépôt de Hagerbjerggart-Seeland (Musée national de Copenhague). En certaines occasions, sans doute aux changements de saison, ils se réunissaient en de semblables endroits pour célébrer un repas rituel, apportant de la nourriture et sacrifiant sur place un bœuf, un porc, un mouton, parfois un être humain dont la chair était mangée par toute la communauté.

Nous écartons de notre étude l'évolution des modes de sépulture du néolithique à l'Age du fer : innombrables dolmens puis allées couvertes répandus dans les territoires jadis recouverts par les glaciers (plus de 4000 dans la seule île de Seeland, 219 dans la région autour d'Uelzen), tombes individuelles dans un morceau de tronc évidé sous tumulus, passage de l'inhumation à l'incinération à la période des champs d'urnes. C'est là un lieu commun de l'archéologie « germanique » exploré puis vulgarisé par d'éminents spécialistes.

Chaque changement dans les rites funéraires fut attribué à une nouvelle vague de populations venue du Sud, ayant contribué à indo-germaniser les tribus du Nord. Le pas définitif fut franchi lors de la culture des champs d'urnes qui amena, semble-t-il, la première mutation consonantique fixée vers 500 avant J.-C. De ces tribus en voie d'indo-germanisation, l'Age du bronze, surtout dans le Sud-Ouest de la Suède (étude générale par C.A. ALTHIN), nous a légué de nombreuses gravures rupestres représentant des scènes de la vie religieuse avec leurs symboles. L'une des plus caractéristiques, celle de Litsleby-Tanum montre un grand guerrier nu (Wotan ?) de face, brandissant une lance au fer losangé de la main droite. Il semble bondir et surgir en gros plan d'un fond où l'on distingue de longues barques cornues, semblables au bateau du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. trouvé dans le marais de Hjortspring, un cavalier, des chevaux non montés, des cervidés, des empreintes de pieds et un disque représentant le soleil. Le culte solaire jouait en effet un grand rôle dans la vie religieuse de ces peuplades : sur d'autres reliefs rupestres, on retrouve le disque solaire brandi par des figures humaines ou promené sur des barques. Une des plus célèbres illustrations de ce culte solaire est constituée par le char en bronze transportant un disque, l'une de ses faces couverte d'une feuille d'or, de Trundholm-Seeland au Musée national de Copenhague.

Les gravures rupestres de Scandinavie font état d'un culte très complexe dès l'Age du bronze. Elles représenteraient des processions évoquant au printemps l'apparition du dieu de la végétation, son mariage avec la Terre-Mère et puis sa mort. Chaque année ces festivités étaient célébrées et mimées par des cortèges où figuraient des bateaux avec porteurs d'armes sacrées, joueurs de lures, danseurs en extase et acrobates.

Parmi les nombreuses découvertes d'objets « sacrifiés » utilisés dans ces cérémonies puis détruits par la suite, trouvés dans des marécages, nous pourrions faire mention des lures en bronze (étudiées par H.C. BROHOLM) munies parfois de chaînes de suspension pour y accrocher des houppes en laine colorée ou des crécelles, de casques de cérémonie comme ceux du marais de Vikso-Seeland, de

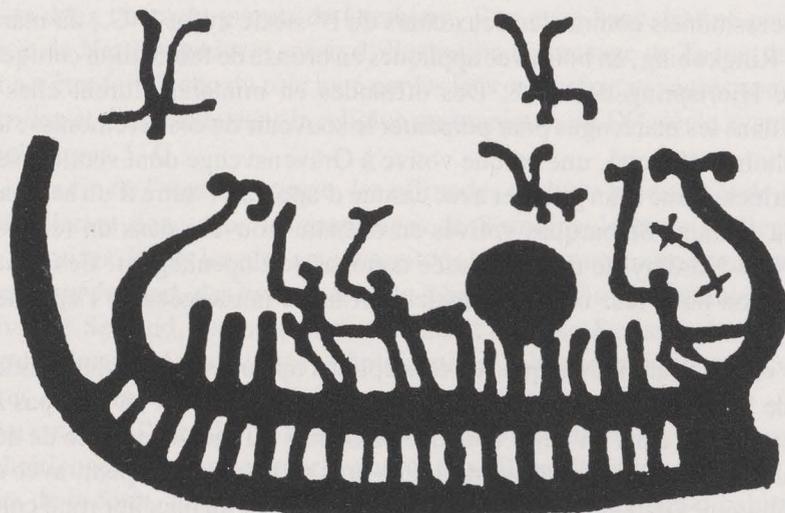


Fig. 2. Barque de Tose (Bohuslän - Suède) avec symbole solaire, porteurs de haches votives et acrobates (D'après J. De Vries, Id.).

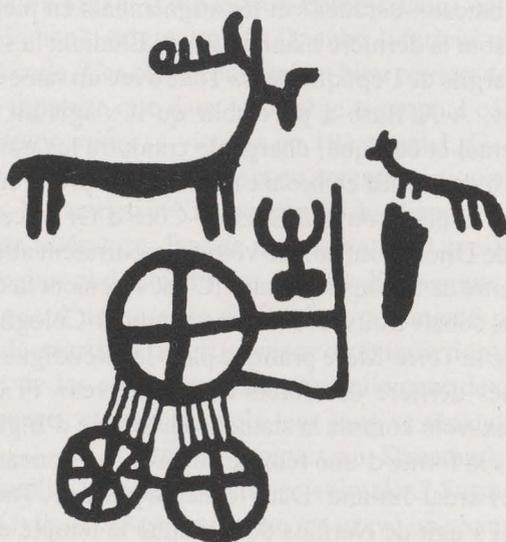


Fig. 3. Porteur de symbole solaire, monté sur roues, cerf et empreinte de pied (Disasen, Brastad - Suède) (D'après J. De Vries, Id.).

chars processionnels comme les deux chars du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., du marais de Dejbjerg-Ringkøbing, en bois avec appliques en bronze de fabrication celtique et le bateau de Hjortspring déjà cité. Des offrandes en miniature furent elles aussi déposées dans les marécages pour perpétuer le souvenir de ces cérémonies : le char de Trundholm, déjà cité, une barque votive à Grävensvenge dont sont conservées deux figurines, l'une d'un guerrier avec casque d'apparat, l'autre d'un acrobate, en bronze, la centaine de barques votives en or battu trouvées dans un récipient en argile à Nors-Nordthy (le tout au Musée national de Copenhague). Ces coutumes trouvent selon nous leur origine dans les offrandes immergées de l'époque néolithique.

Si c'est en Scandinavie que ces conceptions apparaissent le plus solidement établies de l'Age du bronze à l'an Mil (voir plus loin), elles n'en sont pas moins répandues çà et là dans un vaste domaine en dehors du monde en voie de devenir « germanique ». Le célèbre bateau stylisé en bois en forme de serpent, avec quatre figures d'hommes debout, aux bras mobiles, l'un tenant un bouclier rond contre sa poitrine, trouvé à Roos Carr dans le Yorkshire (Musée de Hull), la barque votive en or battu avec deux rames provenant d'une tombe sur le Dürrenberg-Hallein (Salzburg) au Musée de Hallein sont de la même époque. Par ailleurs rien ne nous permet d'écarter l'hypothèse que ces bateaux rituels aient eu des rapports avec les rites funéraires. Il serait difficile de nier, chez des peuples entourés de la mer, la croyance en un long voyage maritime — comme celui du soleil — après le trépas. Des nombreux bateaux-cercueils et les alignements en pierres en forme de bateau des Vikings en sont la dernière manifestation. Etudiant la signification culturelle du bateau votif en argile de l'époque de La Tène avec un rameur trouvé au Magdalensberg-Klagenfurt, A.A. Barb a pu établir qu'il s'agissait d'un passeur, sorte de Charon continental et celtique, chargé de conduire les morts à travers une rivière souterraine. Le bateau votif en bronze martelé, à la proue en tête d'oiseau, avec son pilote en bronze coulé, trouvé à Blessey-Côte d'Or et celui de Cerveau (Musée archéologique de Dijon) sont des ex-voto qui pourraient attester la survivance de ce culte dans le centre de la Gaule romaine. C'est sûrement la cas de la barque en verre de couleur bleu cobalt trouvée dans une tombe à Cologne.

Du culte de la Terre-Mère pratiqué par « les Reudigues et six autres peuplades vivant retranchés derrière des forêts et des fleuves » (TACITE, *Germ.*, 40) nous possédons des ex-voto comme la statuette en bronze d'Ingelstadt-Scanie représentant l'idole sous la forme d'une femme nue avec un anneau autour du cou et celle, agenouillée, de Fårdal-Jutland. Dans le même passage, Tacite nous livre le nom de cette divinité : il s'agit de Nerthus dont il situe le temple dans une forêt sainte sur une île de l'Océan (Seeland?) et dont il décrit minutieusement les cérémonies en son honneur (procession de l'idole sur un char traîné par des génisses, liesse, paix et tranquillité, puis, à la fin, immersion dans un lac secret du char, parfois de l'image du dieu, sacrifice par noyade des esclaves requis pour prêter leur concours à la cérémonie et coupables d'avoir touché les objets sacrés).

Les deux chars du marais de Djerbjerg, l'un avec banc destiné peut-être au transport de Nerthus peuvent servir d'illustration au passage de Tacite, le premier auteur à s'être fait l'écho du rôle joué par les lacs et marécages sacrés comme lieux de sacrifice et d'offrande dans la religion germanique, du IX<sup>e</sup> siècle avant J.-C. au V<sup>e</sup> siècle après J.-C.

Dès la fin de l'Age du bronze, les offrandes d'objets précieux et de statuettes se multiplièrent donc dans les marécages de Scandinavie et de l'Allemagne du Nord. Parmi les dépôts les plus anciens, citons les 356 anneaux en bronze au marais de Smederup-Jutland, des bols en or battu fabriqués en Europe centrale, des lures à Brudevalte-Seeland, des casques de cérémonie à Vekso-Seeland, des statuettes en bronze d'animaux et de divinités - Fårdal-Jutland, objets rituels contemporains des gravures rupestres évoquées plus haut.

Au cours de l'Age du fer scandinave — ca 500 avant J.-C. jusqu'au début de l'ère chrétienne — les agriculteurs pourvus d'outils en fer s'attaquent aux derniers vestiges de la forêt. Leurs villages, groupant une demi-douzaine d'habitations de 12 à 30 m de long — comme celles reconstruites par le centre expérimental d'Histoire et d'Archéologie à Lejre-Seeland — deviennent de plus en plus nombreux et rapprochés, malgré la pauvreté du sol (Grøntoft-Jutland et Hodde-Varde, par ex.).

Ces villageois perpétuèrent le culte indigène de déposer des offrandes dans les marécages : armes et bateaux (ex. Hjortspring-Alsen), chars sacrés (ex. Djerbjerg), chaudrons monumentaux en argent (Gundestrup-Himmerland) ou en bronze (ex. Brå-Jutland et Rinkeby-Funen), originaires du Danube Inférieur ou du Sud de la Russie ou du Nord de la Gaule. Ces chaudrons étaient bien connus des tribus celtes : Tite-Live (XXXVI, 40) rapporte que dans le cortège triomphal célébré en l'honneur de P. Cornelius Scipion après sa victoire en 191 avant J.-C. sur les Boïens figuraient des chaudrons « gaulois » en bronze et en argent artistiquement façonnés. La destination, l'origine, la datation et l'iconographie du chaudron de Gundestrup ont suscité une abondante littérature. Peu de monuments ont éveillé à ce point la perspicacité des archéologues et des historiens de l'art. Dans notre contexte, nous ne voudrions faire état que d'un passage de Strabon commenté par J. De Vries relatant les cérémonies de sacrifice de prisonniers de guerre dont des prêtresses couronnent la tête avant de les conduire processionnellement devant d'énormes chaudrons où ils sont égorgés et dans lesquels leur sang se répand. Était-ce là la fonction des chaudrons — rari nantes — trouvés au Danemark ou étaient-ils seulement destinés à recueillir le sang de victimes animales ? Sur une des plaques du célèbre tombeau de Kivik de l'Age du bronze est gravé un chaudron sacrificatoire entouré de personnages masqués, non d'animaux.

A côté des libations, des sacrifices d'animaux, comme le dépôt de Budseneîle de Møen (au Musée national de Copenhague) avec bols, bracelets, plaque de ceinture, ossements de chevaux, bœufs, porcs et chèvres dont la chair était partagée par le clan lors d'un repas communautaire dans un lieu sacré, les Germains, comme

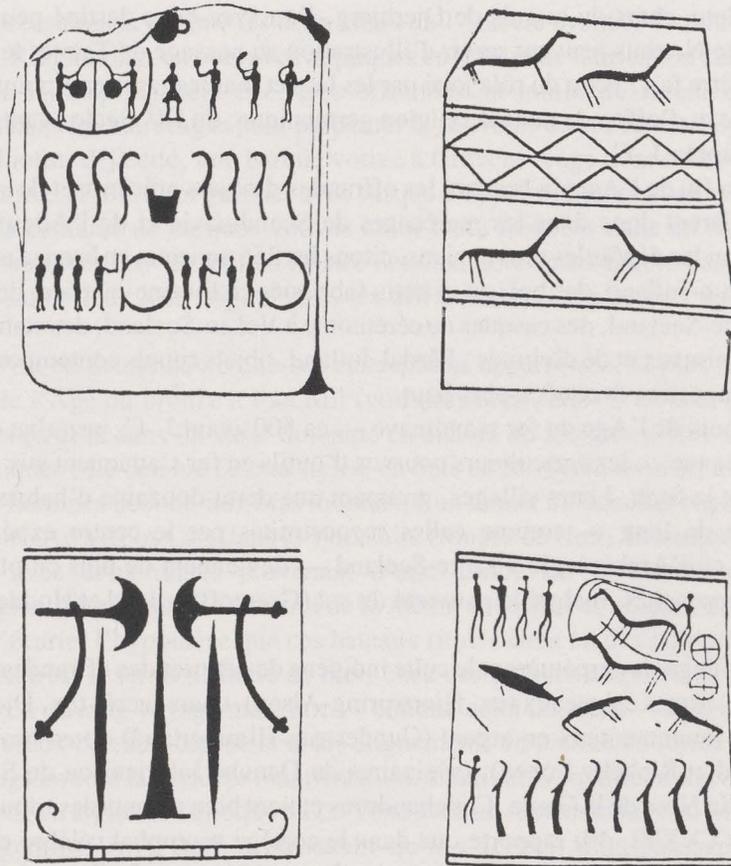


Fig. 4. Plaques du tombeau de Kivik (Suède) (D'après J. De Vries, Id.).

les Celtes, ont donc pratiqué des sacrifices humains. Le passage déjà cité de Strabon est corroboré par le dépôt du marais de Vemmelöw-Suède de l'Age du bronze comprenant les restes de quatre hommes, et des ossements de chevaux, de bœufs, de moutons, de sangliers, de cerfs et de renards, et par les trouvailles des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles après J.-C. de Nydam et de Torsbjerg assorties d'ossements humains (le bateau de Nydam et les objets de Torsbjerg au Schlesvig-Holsteinisches Landesmuseum für Vor- und Frühgeschichte à Schlesvig).

Les cérémonies sacrificielles devaient être compliquées comme le font entrevoir les gravures de la tombe de Kivik : allumage du feu sacré, joueurs de lure, personnages manchots, cortège de personnages masqués à profil d'oiseau, chaudron sacrificatoire, image symbolique d'une enceinte sacrée représentée par un omega renversé. Une des plaques intérieures du chaudron de Gundestrup représente une procession de fantassins, porteurs de boucliers, suivis de trois joueurs de

lure, se terminant, au registre supérieur, par des cavaliers, lance en arrêt. Ce cortège s'arrête devant un personnage trois fois plus grand qui précipite, tête en avant, une victime humaine dans un chaudron. Le représentant du sacrificateur en hiérarchie fonctionnelle indique qu'il pourrait s'agir soit d'une divinité soit d'une personnalité revêtue d'importantes fonctions.

Dès l'Age du bronze mais surtout au cours de l'Age du fer nordique, ce sont des prisonniers de guerre qui constituent la plupart des victimes. L'archéologie a parfois mis au jour des témoins de ces sacrifices, notamment dans le rempart de la forteresse de l'Age du bronze de Lossow près de Frankfurt-sur-Oder où des fosses, certaines de 7,50 m de profondeur étaient remplies d'ossements brisés d'animaux et d'êtres humains. Plusieurs auteurs anciens nous ont familiarisés avec cette coutume consistant à détruire puis à sacrifier aux dieux le butin conquis à la suite d'une victoire et à pendre (TACITE, Germ., 12) les prisonniers en l'honneur de Wotan-Mercure, le seul dieu à recevoir des sacrifices humains.

Paul Orose, prêtre espagnol qui écrivait vers le milieu du V<sup>e</sup> siècle après J.-C. nous a fait le récit du plus ancien sacrifice de ce genre connu dans le monde romain (5-16). Il eut lieu en 105 avant J.-C., à Orange, après la victoire des Cimbres et des Teutons : les vêtements des vaincus furent lacérés et piétinés, les objets d'or et d'argent dispersés dans le fleuve, les armures des soldats brisées, les harnais des chevaux détruits, les chevaux eux-mêmes noyés et les hommes pendus aux arbres. Dans un autre passage, le même auteur signale un des derniers sacrifices de prisonniers romains accompli par Radagaise en 405 (7-37). Un texte de Tacite (Annales, I, 61) nous est beaucoup plus familier : le champ de bataille de la forêt de Teutoburg ne se présente pas autrement aux yeux de Germanicus que si un gigantesque sacrifice y avait été accompli, armes brisées, autels sacrificatoires, *truncis arborum antefixa ora*, crânes (d'hommes ou de chevaux cloués aux arbres). Dans un autre passage souvent cité (Annales, 13-17), Tacite nous apprend qu'avant la bataille qu'en 58 après J.-C. se livrèrent les Hermondures et les Chattes — qui furent vaincus — les antagonistes avaient voué le butin qu'ils conquerraient à Mars-Thor — et les prisonniers à Mercure-Wotan. Cette notation implique que les vainqueurs sacrifièrent les prisonniers de guerre par pendaison. Parfois les vaincus se sacrifièrent eux-mêmes par pendaison : ce fut le cas des Cimbres et des Teutons après leur défaite. Au cours d'un véritable suicide collectif ils se pendirent avec les femmes qui les accompagnaient aux cornes ou aux jambes de leurs bêtes de somme et aux essieux de leurs chars n'ayant pu trouver assez d'arbres pour ce faire.

La noyade constitua plus rarement une autre forme de sacrifice collectif des vaincus. Procope (II, 25-9) rapporte qu'en 539 les Francs « christianisés » jetèrent les femmes et les enfants gots dans le Pô en sacrifice au dieu de la guerre.

Les deux types de sacrifice — pendaison et noyade — étaient encore pratiqués par les Vikings, notamment lors des grandes fêtes sacrificiales d'Uppsala, décrites par Adam de Brême, qui avaient lieu tous les neuf ans.

Depuis plus d'un siècle, l'exploitation des tourbières à l'emplacement d'an-

ciens marécages dans le Schlesvig-Holstein et au Danemark surtout a permis de découvrir plus de 700 victimes humaines en bon état de conservation (P. GLOB) dont l'homme de Tollund-Jutland au Musée de Silkeborg constitue l'exemple le mieux connu.

Il s'agit là d'exécutions de criminels bien différentes des sacrifices car aucun objet ni reliefs provenant de repas rituel n'ont été mis au jour à proximité. Tacite (Germ., 12) a bien connu ces châtiments d'infamie : « Les traîtres et les transfuges sont pendus aux arbres, les lâches, les déserteurs, les débauchés plongés dans la fange d'un marais, avec une claie au-dessus d'eux ». La différence des supplices trouve son explication dans le fait que le châtiment des traîtres constitue un exemple terrible pour la communauté, que celui des débauchés doive plutôt se dérouler à l'abri des regards et dans l'obscurité.

Parmi ces cadavres, l'homme de Tollund, découvert en 1950, d'une part, les hommes de Grauballe et de Dätgen-Schlesvig-Holstein, découverts en 1952 et 1959, d'autre part, sont les exemples les plus récents et les mieux connus de chacune des catégories de criminels.

Le premier, du début de l'ère chrétienne, portant seulement une cape en cuir sur la tête et une ceinture en cuir autour de la taille, avait été pendu au moyen d'une lanière en cuir avant d'être jeté dans le marécage où il reposait sur le flanc droit. Ses ongles étaient soigneusement coupés et son dernier repas avait consisté en céréales et herbes sauvages. De l'homme de Dätgen qui date du milieu du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., K.W. Struve a donné une étude très fouillée. Comme l'homme de Grauballe, son corps reposait sous une claie, maintenue par des pieux pour l'empêcher de remonter à la surface et sans doute d'assumer une vengeance. C'est un sujet mâle de 1,70 m de taille, âgé de 30 ans, aux cheveux blonds clair ramenés sur la nuque en chignon dit suève, aux ongles coupés avec soin. Le corps entièrement nu avait été lardé de coups de poignard et portait des traces de coups le long de la colonne vertébrale. La victime avait été torturée puis emasculée avant qu'un coup de poignard en plein cœur lui apporte la mort. Elle avait ensuite décapitée puis le corps et, à trois m de là, la tête avaient été immergés sous des claies amarrées par des pieux. Comme chez l'homme de Tollund, le dernier repas consistait surtout en céréales et herbes sauvages.

Ces découvertes ont prouvé que les dires de Tacite reposaient sur des sources fidèles : officiers ayant combattu en Germanie — comme Aufidius Bassus —, marchands-aventuriers soucieux de s'enrichir mais aussi de recueillir des informations.

Les condamnés qui nous ont permis d'illustrer le passage de Tacite avaient en commun qu'ils appartenaient à une classe sociale élevée (les ongles soigneusement coupés, le chignon à la Suève) et qu'ils étaient des proscrits, des fuyards (l'analyse du dernier repas). Les uns, comme l'homme de Tollund, ont été exécutés par pendaison, selon la coutume, après un jugement en règle, les autres, l'homme de Dätgen, maltraités, torturés et puis lynchés sans autre forme de procès.

Les marécages sacrés d'Allemagne du Nord et de Scandinavie ont aussi livré des idoles grossièrement taillées dans un tronc: dieux barbus et phalliques à Broddenbjerg-Jutland et Njutanger-Hälsingland (Suède) dans lesquels on s'est mis d'accord pour reconnaître l'effigie de Thor en raison de la barbe bien fournie, couples divins comme les deux figurines de Braak-Schlesvig-Holstein. Ces découvertes infirment le propos bien connu de Tacite selon lequel les anciens Germains ne connaissaient pas d'images de dieux.

Au terme de cet exposé, nous demandons au lecteur de ne pas nous tenir grief des lacunes qu'il comporte. Nous n'avons pas voulu faire étalage d'érudit en alourdisant notre travail de notes abusives. Les passages des auteurs anciens ont été signalés par des références dans le texte ainsi que le nom des chercheurs ayant apporté une solution à un problème particulier.